

ENTRE COUSINES

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Entre cousines: les funérailles / Vivianne Moreau

Autre titre: Funérailles

Nom: Moreau, Vivianne, 1974- , auteure

Identifiants: Canadiana 20240028007 | ISBN 9782898044083

Classification: LCC PS8626.O7415 E59 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les éditions JCL

Illustration de la couverture: Manuella Côté

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

VIVIANNE MOREAU

ENTRE COUSINES

Les funérailles

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Entre cousines : Les fiançailles, 2024

Entre cousines : Les retrouvailles, 2023

*À Daniel, mon âme sœur,
sans qui cette folle aventure
ne serait encore qu'un simple rêve.*

1

Laura, la fille trop excédée pour être endeuillée

Cinq jours. Voilà le nombre de journées de congé qui sont allouées à un salarié lorsque son parent meurt. Pfft ! Je songe au ridicule de la chose tout en débayant mon auto, emprisonnée sous vingt centimètres de neige. *Cinq jours* ? Voyons donc ! Ça en prendrait plutôt cinquante ! Depuis le décès de mon père, il y a trois semaines, je ne fais qu'enfiler rendez-vous et démarches laborieuses. Il y a tant de choses auxquelles penser, tant de détails auxquels il faut voir. S'il fallait seulement régler la paperasse administrative, ça irait encore, mais il y a aussi... ma mère. Ma mère qui me met constamment des bâtons dans les roues ; ma mère qui change d'idée comme une girouette ; ma mère qui m'appelle sans cesse pour me poser des questions sans jamais écouter ce que je lui conseille de faire. À la voir aller, je me dis que c'était forcément mon père qui menait la barque. Et maintenant que le capitaine a abandonné le navire, ma mère s'avère plus que jamais à la dérive.

Je me glisse derrière le volant et m'engage dans l'artère, d'une blancheur aveuglante en ce jeudi matin de février. Quelques larmes tentent d'en profiter pour me brouiller davantage la vue. Pas parce que je suis triste, là, non, monsieur ! Je n'ai pas le temps pour ça. Je pense plutôt que je suis frustrée, à

boutte... J'en veux tellement à mon père! Pourquoi n'a-t-il pas laissé sa succession en ordre, calvince? Ça faisait des années qu'il traînait sa leucémie et qu'il croyait sa mort imminente. Il aurait pu faire des préarrangements funéraires, non? Qu'est-ce que ça lui aurait coûté, de sélectionner lui-même son urne pour que je n'aie pas à m'obstiner avec sa femme, qui tenait à prendre la moins chère dans le catalogue? N'aurait-il pas pu choisir lui-même l'habit dans lequel il souhaitait être exposé et l'envoyer chez le nettoyeur pour m'éviter cette corvée? Est-ce que ça l'aurait tué d'organiser des prélèvements automatiques pour payer ses comptes courants, au lieu de me faire courir après les relevés que ma mère égare et qu'elle insiste pour régler en personne au comptoir de la caisse populaire?

Toutes ces pertes de temps me font enrager. Je suis censée travailler, moi! Ma chef d'unité m'a d'ailleurs rencontrée cette semaine pour faire le point sur mes absences et pour m'aviser que j'avais vidé ma banque d'heures. Je devrai dorénavant prendre des congés sans solde pour remplir mes nouvelles obligations de « proche aidante ». Dire que ma mère n'est même pas en perte d'autonomie, elle est juste désorganisée! Cibole que ça me fâche. Mon père devait bien savoir que son Annette serait incapable de gérer quoi que ce soit. C'est clair qu'il n'a pas pensé à me ménager et qu'il se foutait bien que je me retrouve surchargée. Mon cellulaire sonne et met fin à mes pensées peu charitables.

— Allô, maman...

— Laura? T'es où, là?

— J'suis en chemin.

— Ah, tant mieux. J'avais peur que tu sois pas encore partie. Tu te souviens que j'ai un rendez-vous chez la coiffeuse à midi, hein? Et y a beaucoup de popote à préparer pour demain...

— Oui, oui, t’inquiète. On va avoir en masse de temps.

— OK. Laura ?

— Ouiii?...

— Il y a un gros banc de neige devant le stationnement. J’arriverai jamais à sortir. Je pensais que le déneigeur passerait une deuxième fois, geint-elle. Si je reste prise, je vais bien mourir là !

C’est fou comme le moindre écueil l’anéantit. Je prends une grande respiration, tentant de rester le plus calme possible :

— As-tu reçu un texto ? Je t’avais inscrite au service d’avertissement automatisé. D’habitude, le déneigeur t’écrit une demi-heure avant de faire sa tournée, comme ça, t’as le temps de sortir ton char de la cour.

— Ah, je comprends rien à ces affaires automatiques là. Pourrais-tu juste lui téléphoner et lui demander de venir gratter un peu l’entrée ?

— Je conduis en ce moment, m’man. Tu peux pas l’appeler, toi ?

— Moi ? Ben non ! C’est ton père qui l’a engagé. J’saurais même pas où trouver son numéro...

— C’est facile, c’est indiqué sur les balises de chaque côté du *driveway*. Fais juste...

— C’est correct, me coupe-t-elle. Tu t’en occuperas en arrivant. Pis tant qu’à t’avoir au bout de la ligne, pourrais-tu me ramasser du yogourt quand tu vas arrêter à l’épicerie ? N’importe quelle sorte en spécial. Mais pas du grec ni avec des probiotiques ou des fruits au fond. Si y en a aux bleuets ou aux cerises, tant mieux. Sinon, aux fraises, ça pourrait faire l’affaire, mais j’aime moins ça, surtout si c’est allégé. Surtout pas aux pêches, ça me revient pas. Ni aux mangues.

— D’ac.

— T’as pris ça en note, hein ? veut-elle s’assurer.

— Ben non, m’man, j’suis sur la route ! Pis y a ben de la poudrerie, faque j’vais raccrocher, OK ?

— Oui, oui, c’est beau. Sois prudente, là. Mais fais ça vite, faut que je prenne ma pilule en mangeant, tu sais.

Passablement agacée, je franchis un troisième rond-point, puis continue sur la route 117 en direction de Malartic, la ville où j’ai passé une partie de ma jeunesse. Les chemins sont vraiment coulants, ce matin. J’ai une petite pensée pour mes cousines, qui partaient pour l’Abitibi en même temps que le soleil se levait. Ce n’est pas tout le monde qui ferait plus de six heures de route pour assister à des funérailles. D’ailleurs, beaucoup de gens ont prétexté les conditions routières hivernales difficiles pour se défilier. Ça me réchauffe donc encore plus le cœur de savoir que Virginie, Katia, Joannie et Malaïka seront à mes côtés ce week-end. Depuis que nous avons renoué l’an dernier, à l’occasion d’une fin de semaine de retrouvailles mémorables dans un chalet des Laurentides, j’ai l’impression d’avoir adopté quatre sœurs. Dommage qu’elles habitent si loin et que nous ne puissions pas nous voir plus souvent. Les obsèques de mon père seront en quelque sorte une source de réjouissance pour moi, puisque je pourrai passer un peu de temps avec elles. J’ai hâte d’entendre les histoires de belle-mère haïssable de Malaïka, de rire des lapsus de Joannie, de me remémorer des souvenirs avec Virginie et de voir la bette de cette chère Katia.

En passant devant le bureau de poste de la rue Royale, je me souviens que je dois ramasser le courrier de ma mère à sa boîte postale. Avec un peu de chance, elle n’y sera pas encore allée et je pourrai intercepter les lettres importantes. L’autre fois, elle a balancé au recyclage un paquet d’enveloppes adressées à « Jean

Cloutier » sans même les ouvrir ! La sans-dessein ne comprenait pas que le défunt pouvait encore recevoir du courrier et qu'il s'agissait potentiellement de documents officiels. J'ai dû aller repêcher la liasse au fond du bac bleu, après l'avoir vidé de son contenu un article à la fois. J'étais tellement en beau fusil contre elle que j'ai levé le ton et qu'elle s'est mise à pleurer. J'ai fait brailler ma mère, batinse !

Mon cellulaire m'annonce la réception d'un texto.

ANNETTE CLOUTIER

L'enveloppe beige est ou

J'en déduis qu'elle me pose une question, malgré l'absence de point d'interrogation. Cré mémé, incapable de trouver les accents ou la ponctuation sur le clavier de son téléphone. Les messages continuent de déferler.

ANNETTE CLOUTIER

Avec des documents

Elle était sur le compte noir

Pour le notaire

C'est maman

Pas compte noir

Compte noir

Comptoir ca corrige

Hein ? Mais de quoi parle-t-elle ? Ne pourrait-elle pas faire des phrases complètes qui se tiennent, pour l'amour ? Et puis, je n'ai aucune foutue idée d'où se trouvent ses papiers ! Encore un dossier dont je vais hériter, je gage, et qui me fera perdre une heure de mon temps. Grrr !

Je sais que je ne devrais pas m'énervé. Mère monoparentale d'un ado et d'une trentenaire TDAH, infirmière avec plus de vingt-cinq ans de métier, on peut dire que de la patience, j'en ai à revendre ! Pourtant, les enfantillages de ma mère me font perdre mes moyens. Elle ne respecte pas mon opinion et je n'arrive jamais à avoir gain de cause. C'est frustrant de vouloir aider une malcommode pareille qui n'en fait qu'à sa tête ! Ma fille Marie-Lou est son portrait tout craché : irréfléchie, impulsive, intraitable. Je suis donc bien placée pour savoir qu'il ne sert à rien de se fâcher. Mais des fois, j'aimerais donc ça envoyer la grand-mère réfléchir dans le coin !

J'arrive enfin à bon port, à l'heure pile où l'épicerie ouvre ses portes. Je sors et fais rapidement le tour des allées pour ramasser les articles manquants en vue du goûter que nous servirons demain soir. C'est une bonne chose que Joannie apporte ses propres provisions, cette fois-ci, car les produits sans gluten sont plutôt difficiles à trouver en région. Je paie pour mes achats, puis je m'arrête devant le présentoir à journaux pour ramasser quelques exemplaires du *Citoyen*. La notice nécrologique de mon père est censée figurer dans l'édition qui paraissait hier et je veux en garder une copie pour moi, ma mère et chacun de mes enfants.

J'active le moteur pour réchauffer l'habitable tandis que je feuillette les pages jusqu'à la section des avis de décès. Ah ben, batinse ! J'ai mon crisse de voyage ! Je lis et relis les mots qui sont imprimés, noir sur blanc, et je n'en reviens tout simplement pas. Je vais commettre un matricide.



En passant le seuil de la porte, je dépose les sacs d'épicerie par terre et me déchausse d'un coup de talon. Alors que ma mère vient à ma rencontre, je l'apostrophe en brandissant le journal :

— As-tu vu les avis de décès dans *Le Citoyen*? Qu'est-ce qui s'est passé? C'est pas pantoute le texte que je t'avais donné!

— Attention, tu dégoulines partout sur le plancher, m'avise-t-elle en jetant un regard réprobateur à mes mitaines mouillées et mes bottes, qui ont atterri à côté du tapis en caoutchouc.

Je m'impatiente :

— M'man, gériboire! La notice! Pourquoi c'est pas la bonne?

Je prends quand même la peine de placer mes choses correctement avant de sortir du vestibule. Je suis ma mère, qui trotte jusqu'à la cuisine.

— Ah oui... Écoute... Je trouvais plus le papier que tu m'avais remis. Il doit être quelque part dans la paperasse, sur le comptoir. Attends, je vais le chercher, se justifie-t-elle en commençant à déplacer des piles désordonnées de dépliants et de circulaires.

Je soupire de découragement et ronchonne :

— Ben non, laisse faire! Ça sert à rien que tu le trouves, astheure que le mal est fait.

C'est Marie-Lou qui sera la plus déçue, et une dispute s'ensuivra certainement. Notre relation est devenue si difficile... L'an dernier, je lui ai enfin révélé qu'elle est ma fille, et non ma sœur. Ce mensonge m'avait été imposé par mon père, qui a toujours eu honte que je devienne fille-mère à quatorze ans. Maintenant que le patriarcat qui se souciait tant des qu'en-dira-t-on n'est plus parmi nous, j'espérais dévoiler la vérité. Mais il semble que ma mère souhaite maintenir cette mascarade pour cacher mon déshonneur, puisque je la soupçonne d'avoir sciemment modifié mon texte.

— « Le mal » ? Pourquoi tu dis ça ? Qu'est-ce qu'il y a de pas correct avec le texte ? s'informe ma mère qui joue à l'innocente tout en enfilant un tablier.

— C'est indiqué que Marie-Lou est la fille du défunt. Dans ma version, c'était écrit la vérité.

— Ah, ça. Je trouvais que ça n'avait pas d'allure de laver notre linge sale en public, avoue-t-elle enfin. Les amis de ton père sont endeuillés, ils ont pas besoin qu'on leur arrive avec un scandale par-dessus le marché. Peux-tu imaginer comment les gens se seraient sentis mal à l'aise de venir nous offrir leurs condoléances ? On n'aurait fait que parler de ça.

— J'sais ben... Mais Marie-Lou y tenait vraiment. Je lui avais promis.

— T'as peur qu'elle soit fâchée ? devine-t-elle.

— Ouin... Mais elle verra peut-être pas le journal.

Je me raccroche à cet espoir. Depuis l'Annonce – avec un grand A –, c'est plutôt cahin-caha entre elle et moi. Comme je n'ai pas envie de rajouter de l'huile sur le feu, je crois que la meilleure chose à faire est de ne pas lui en parler. Après tout, les chances que Marie-Lou se procure un exemplaire de l'hebdomadaire et le consulte sont assez minces.

— C'est ce que je m'étais dit, aussi, conclut ma mère. As-tu mon yogourt ? J'espère que tu l'as pas pris aux fraises ? Pis le déneigeur ?...

Ah ! C'est drôle comme elle paraît à son affaire quand il s'agit de rappeler aux autres ce qu'ils ne doivent pas oublier.



Nous passons une partie de l'avant-midi à popoter ensemble, ma mère et moi. C'est somme toute agréable. Pendant

que je roule les tranches de viandes froides pour le plateau de charcuterie, je l'observe consulter son cahier de découpages de magazine jaunies qui constitue sa « bible » culinaire. Chaque recette évoque un souvenir, un moment : celle du gâteau au fromage classique, découpée à même l'emballage argenté et qu'elle ne cuisinait que pour les anniversaires ; celle du beurre à l'ail aromatisé à l'échalote française qu'elle préparait chaque fois que nous mangions du spaghetti ; celle des fèves au lard, un classique du temps de Pâques. Grâce à Internet, il est désormais facile de chercher de l'inspiration pour le souper et plus personne ne collectionne comme elle de petits bouts de papier comportant des modes de cuisson. C'est plutôt dommage, car son précieux *scrapbook* contient bien plus que des recettes ; il renferme la mémoire de notre famille et des moments passés ensemble.

Je regarde l'heure sur mon téléphone. Ips ! Le temps file. Il faudrait que je me dépêche de rentrer chez moi, car j'ai encore fort à faire avant de pouvoir accueillir ma visite. N'ayant pas réussi à dénicher un Airbnb dans les environs, Joannie m'a demandé si elle pouvait séjourner chez moi puisque ses intolérances alimentaires sévères lui compliquent la vie. Son frère Sébastien, sa mère, ainsi que Malaïka qui fait le trajet avec eux, se sont ensuite greffés à elle. Rendu là, un de plus ou un de moins, ça ne change pas grand-chose...

— Veux-tu que je t'aide à ranger ? que je propose à ma mère alors que j'achève la mousse au saumon fumé qui sera servie avec des craquelins.

J'empoigne le pot de sauce cocktail, que j'ai trouvé dans le garde-manger et que j'aimerais bien remiser correctement au frigo, cette fois-ci. Selon la logique de ma mère, tout ce qui contient un tant soit peu de vinaigre peut difficilement se

détériorer, même à la température ambiante. Elle doit avoir un estomac de béton pour ne pas s'intoxiquer chaque fois qu'elle garnit un hot-dog.

— Pas besoin, je le ferai en revenant du salon de coiffure. Je suis habituée, personne m'aide jamais avec ça de toute façon. Vas-y, vas-y, t'as sûrement des lits à changer pis des salles de bain à laver, dit-elle, à moitié par sympathie, mais surtout pour me rappeler mes devoirs d'hôtesse.

— En effet, dis-je en me dirigeant vers la porte. Oh ! C'est vrai, j'ai failli oublier : pourrais-tu aller chercher le trophée de golf à papa, pis son coffre de pêche aussi ? Le directeur de la coop funéraire m'a dit que ce serait bien de personnaliser l'alcôve où il sera exposé, alors je vais lui laisser ça en passant.

Ma mère pince les lèvres et hoche la tête. Tout en regardant avec inquiétude l'heure affichée sur l'horloge du salon, je la sonde :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu sais pas où ils sont ? Veux-tu que je t'aide à les chercher ?

— J'les ai plus...

— Hein ? Comment ça ?

— J'ai fait du ménage en début de semaine, et j'suis allée porter tout ça au comptoir familial.

Les sourcils froncés, je la dévisage sévèrement et lui demande des précisions :

— « Tout ça » ? Qu'est-ce que tu veux dire, « tout ça » ?

J'apprends avec consternation que, hormis sa montre et ses bijoux, ma mère s'est débarrassée de la quasi-entièreté des possessions de mon père : ses habits, ses livres, sa guitare, ses diplômes, ses chaussures, et même ses biscuits préférés !

— Ben voyons donc, m'man ! Y avait pas le feu ! T'aurais pu nous demander si on voulait des souvenirs ! JérémY aurait peut-être aimé ça, avoir la guitare de son grand-père. Calvince ! C'est une bonne chose qu'on ait déjà remis son complet gris au salon funéraire, sinon il aurait fallu l'exposer tout nu ! J'en reviens pas que t'aies rien gardé pantoute ! Pourquoi t'as fait ça ?

Il n'était peut-être pas en lice pour le prix du plus merveilleux père, mais je n'ai jamais cherché à le rayer de ma vie. Et là, pouf ! Sans rien pour me rappeler sa présence ou les rares bons moments que nous avons pu partager, il ne restera qu'un grand trou béant. J'ai envie de brailler. Ma mère tente de minimiser les dommages.

— Bon, bon, c'était juste des objets sans valeur qui allaient accumuler de la poussière. Je pensais pas que ça te rendrait aussi émotive, franchement ! Mais r'garde, j'ai pas tout jeté, quand même. J'ai mis de côté certains trucs pour toi. Tiens.

Elle me désigne une grosse boîte de laquelle déborde tout un bric-à-brac. J'en prends sommairement connaissance : un castor empaillé miteux ayant autrefois appartenu à mon grand-père (wow ! tout un héritage !), des bricolages enfantins, ainsi que pas mal tous les cadeaux jamais offerts à mon paternel (dont certains bidules électroniques, encore scellés dans leur boîte d'origine). Super. Que du *junk*.

Je quitte ma mère, qui ne réalise pas à quel point elle vient de me blesser. Comme toujours, mes intérêts et mes sentiments n'ont nullement été considérés.